

Recherches sociographiques



Claude CORBO (dir.), *Monuments intellectuels québécois du XX^e siècle. Grands livres d'érudition, de science et de sagesse*, Sillery, Septentrion, 2006, 294 p.

Robert Leroux

Volume 49, numéro 1, janvier-avril 2008

La ville de Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018205ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018205ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leroux, R. (2008). Compte rendu de [Claude CORBO (dir.), *Monuments intellectuels québécois du XX^e siècle. Grands livres d'érudition, de science et de sagesse*, Sillery, Septentrion, 2006, 294 p.] *Recherches sociographiques*, 49(1), 173-175. <https://doi.org/10.7202/018205ar>

la défunte revue *Cité libre* (Lucille Beaudry), la façon dont il a inspiré Jacques Grand'Maison et Fernand Dumont (Félix-Olivier Riendeau) et le passage qu'y a fait Pierre Vallières (É.-Martin Meunier). Le personnalisme aurait ainsi eu un bon écho auprès des jeunes humanistes anti-cléricalistes de l'époque de *Cité libre*, alors qu'ils donnaient plus d'importance que Mounier ne l'invoquait à la liberté de l'homme, celle-ci se situant « en quelque sorte au-dessus de la société » (p. 85). Pour Dumont et Grand'Maison, outre leur foi chrétienne, c'est surtout leurs conceptions de l'engagement politique et social qui se rapprochent de Mounier. Idem pour Vallières, qui fit toutefois une lecture plus active du penseur en trouvant qu'il « appelle à la révolte » (p. 125). L'« héritier intellectuel de l'impérialisme canadien » (p. 137).

George Grant fait, quant à lui, l'objet de quatre textes fort différents. Dans un premier temps, Yves Couture explique que parce que le contexte a changé, on accorde maintenant une oreille attentive aux propos du « crazy old philosopher » (p. 135), notamment à sa critique du modernisme. Christian Roy fait le tour de plusieurs intellectuels déjà cités dans les autres chapitres pour faire une synthèse de l'écho de Grant sur la pensée nationaliste québécoise. La Révolution tranquille aurait trop vite fait fi du passé. Éric Bédard se démarque en montrant que le « conservateur de gauche » (p. 174) que fut Grant appelait à résister à l'hégémonie des valeurs modernistes (notamment américaines) où le progrès est un bien en soi, en s'inscrivant dans une tradition de débats qui seule peut permettre à l'homme d'aspirer à quelque chose de grand. Marc Chevrier s'attarde plutôt à l'importante critique de la « technique » que Grant fit, à la suite de sa lecture de Jacques Ellul. Cette technique, qui « s'auto-accroît suivant sa logique propre » (p. 198), on la retrouve au sein du Québec contemporain avec les différentes libertés acquises grâce au progrès technique et à la Révolution tranquille, alors même que la véritable liberté est évacuée. L'impasse politique actuelle justifierait alors qu'on s'inspire davantage de Grant.

En somme, les auteurs de cet ouvrage apportent un nouvel éclairage sur la façon d'interpréter l'époque actuelle et, même si l'ouvrage peut sembler plus près du champ des idées politiques, il offre en définitive un apport important à ceux qui étudient la politique québécoise. De même, ceux qui s'intéressent aux différents courants de l'opinion publique, qui oscillent entre gauche et droite et qui louvoient autour de la souveraineté, pourront y trouver des pistes de réflexion.

Catherine CÔTÉ

*École d'études politiques,
Université d'Ottawa.*

Claude CORBO (dir.), *Monuments intellectuels québécois du XX^e siècle. Grands livres d'érudition, de science et de sagesse*, Sillery, Septentrion, 2006, 294 p.

Quels livres québécois du XX^e siècle, autant en science, en littérature qu'en philosophie, peut-on considérer, avec le peu de recul que nous avons, comme des « monuments intellectuels » ? Quels sont les critères qui président à la définition de

monuments intellectuels ? C'est à ces questions que tente de répondre Claude Corbo dans un ouvrage de très belle facture. Dans une introduction générale un peu succincte, l'auteur distingue deux catégories de monuments intellectuels. « La première catégorie, écrit-il, rassemble des livres qui révèlent, d'une façon particulièrement lucide et perspicace, les caractéristiques les plus significatives de la nation québécoise. Ces livres contribuent remarquablement à exprimer la conscience que le Québec a de lui-même, de son parcours historique, de son identité propre, de ses aspirations, de sa place dans le monde, des défis qu'il doit relever, de sa destinée parmi les peuples » (p. 7). Il poursuit en expliquant que « la deuxième catégorie regroupe des livres par lesquels le Québec a contribué, de façon innovatrice et substantielle et dans diverses disciplines, au progrès du savoir universel, et enrichi le patrimoine intellectuel commun de l'humanité en matière d'érudition, de science ou de sagesse » (p. 7). Le choix des ouvrages repose donc sur quelques critères bien précis qui sont énumérés de manière explicite : avoir été écrit par une seule et même personne ayant un lien avec le Québec ; exprimer une vision et une maturité intellectuelle ; être de grande envergure ; proposer des « percées conceptuelles et des synthèses novatrices dans leur domaine et contexte » ; présenter des qualités formelles ; être reconnus par les pairs de l'auteur, ayant exercé une influence importante sur leur discipline, enfin, avoir rayonné à l'extérieur des frontières du Québec. L'éventail des ouvrages étudiés, qui touche à la fois les sciences sociales et les sciences naturelles en passant par la philosophie et l'étude des arts, est large et diversifié.

L'ouvrage de Corbo, on l'aura compris, ne se résume donc pas : on peut seulement discuter du choix des auteurs qui s'y trouvent – ou qui ne s'y trouvent pas. Disons seulement que s'il est parfaitement naturel qu'un chapitre soit consacré à *La Flore laurentienne* de Marie-Victorin, à *l'Histoire du Canada* de Groulx, au *Lieu de l'homme* de Fernand Dumont, ou encore à *l'Histoire de la Province de Québec* de Robert Rumilly, il est moins fréquent en revanche, et cet aspect est extrêmement intéressant, que l'on s'intéresse aux travaux de psychologues comme Donald O. Hebb, Wilder Penfield, Hans Selye et Thérèse Gouin-Décarie qui ont largement contribué au progrès de leur discipline, aux plans tant national qu'international. Il n'est pas douteux ici que Corbo a eu une initiative heureuse de solliciter des collaborateurs au sein de la communauté des psychologues afin de mieux éclairer le travail de ces scientifiques qui sont souvent peu connus en dehors d'un cercle restreint de spécialistes. Pourtant, leur place, autant dans l'histoire de la psychologie que dans l'histoire intellectuelle du Québec, est incontestable.

Signe de la richesse de notre tradition historiographique, on trouve par ailleurs sept textes sur un des ouvrages de nos plus importants historiens, dont l'un sur Lionel Groulx brillamment présenté par Pierre Trépanier. En revanche, on est étonné par le choix de certains ouvrages. C'est le cas notamment de *L'introduction à la sociologie générale* de Guy Rocher. On a beau en donner une appréciation extrêmement dithyrambique, il reste que, même s'il a été l'objet de plusieurs rééditions, on voit mal en quoi ce manuel constitue un apport vraiment significatif au progrès du savoir et comment, en conséquence, on peut lui accoler le titre de *monument intellectuel*.

Dans l'ensemble, les choix de Corbo sont tout à fait légitimes et parfaitement justifiés. Les ouvrages choisis, du moins par la plupart, sont en effet de véritables monuments intellectuels qui ont joué un rôle important dans l'histoire de leur discipline respective – surtout, pour ne pas dire essentiellement, au Québec, à l'exception des

ouvrages publiés en langue anglaise comme ceux des psychologues mentionnés plus haut, de l'anthropologue Bruce Trigger et du philosophe Charles Taylor. Corbo nous offre donc un ouvrage de référence fort utile qui articule pour ainsi dire une vision multidisciplinaire du savoir québécois. Aussi, en ciblant et en analysant les grandes œuvres du siècle dernier, il dispense au lecteur pressé de parcourir une immense littérature. On peut certes louer cet ouvrage pour les analyses et les portraits intellectuels qu'on y trouve, mais aussi pour ceux qu'on n'y trouve pas. À l'opposé de récentes anthologies au demeurant fort complaisantes, Corbo a eu la bonne idée de laisser reposer dans le cimetière des idées des ouvrages strictement idéologiques, comme ceux d'auteurs marxistes ou féministes.

Robert LEROUX

*Département de sociologie,
Université d'Ottawa.*

Jean-Philippe WARREN, *Ils voulaient changer le monde. Le militantisme marxiste-léniniste au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2007, 252 p.

Pendant une décennie, dans la foulée du syndicalisme étudiant, des luttes ouvrières et du militantisme nationaliste radical des années 1960, divers groupuscules se réclamant du maoïsme et de la « science » du marxisme-léninisme se disputeront l'allégeance d'un noyau composé de quelques centaines de prétendants au titre de révolutionnaires professionnels. Leur pourcentage de voix, pour celles qui se présenteront aux élections provinciales, se calculera en dixièmes de point ; elles se disputeront néanmoins les faveurs d'une « périphérie » de quelques milliers de sympathisants ou de « camarades » pompeusement transformés en masses prolétaires opprimées. Trois de ces organisations surtout, le Parti communiste canadien (marxiste-léniniste), En Lutte et la Ligue communiste (marxiste-communiste) du Canada, qui deviendra ensuite le Parti communiste ouvrier (PCO), prétendront chacune énoncer « la ligne juste » et revendiqueront le statut exclusif de parti dirigeant appelé à conduire en sol canadien la Révolution communiste à grand renfort « d'agit-prop ». Retenant pour objet les deux dernières formations, hégémoniques sur la scène de l'extrême-gauche au Québec, Jean-Philippe Warren, titulaire de la Chaire d'études sur le Québec à l'Université Concordia, retrace l'épopée du « Québec rouge » en se replongeant dans les archives disponibles ; en puisant dans les entrevues dispersées dans quelques mémoires ou thèses – en particulier les quinze entrevues rassemblées dans la thèse de doctorat en anthropologie de Diane Lessard (Université de Montréal, 1990) sur le militantisme marxiste au féminin ou celles menées par Jean-Marc PIOTTE (*La communauté perdue* (1987) – et en poursuivant la réflexion amorcée brièvement dans de rares analyses, telles celles de Lucille Beaudry, de Robert Comeau, de Gordon Lefebvre ou de Pierre Milot.

Le premier chapitre s'attache à comprendre la montée de fièvre du radicalisme gauchiste face à un État butant sur l'obstacle du « système électoraliste capitaliste » et ce, sur fond d'inégalités sociales criantes, de chômage endémique et de salaires anémiques. L'espoir de transformation déçu des couches les plus militantes du mouvement nationaliste pousse vers la rupture. La contestation gonfle pour annoncer, cette fois, une